

5868
ESBROECK, M. V.
1986

Michel van Esbroeck

Les sentences morales des philosophes grecs dans les traditions orientales

Le monde des apophtegmes, pas seulement dans le christianisme, fait figure de sables mouvants si on le compare aux satisfactions que donnent au chercheur les ruines antiques faites de gros blocs de pierre, dont on peut réajuster les éléments assez pour restituer l'architecture et assigner une date au monument. Aucune de ces consolations n'est accordée à celui qui commence à s'enfoncer dans les milliers de sentences diverses attribuées à divers noms célèbres, et malheureusement souvent à plus d'un grand nom de l'Antiquité.

L'histoire de l'ecdotique des recueils d'apophtegmes grecs est déjà l'illustration de ce fait. A première vue, les grandes collections sont suffisamment homogènes: d'un côté Diogène Laërce, dont les dix livres bien charpentés demeurent le bréviaire sous-jacent aux *Vorsokratiker* de Diels-Kranz⁽¹⁾, de l'autre Jean de Stobée, sans doute du V^e siècle, dont la vaste collection systématique n'en comprend pas moins une grosse lacune dans les livres II et III qui touchent principalement l'Éthique.

Très tôt, le besoin de savoir ce qui était perdu dans Stobée a orienté les éditeurs vers le repérage de collections d'apophtegmes, de florilèges divers, le plus souvent dénommés d'après la ville qui possède le manuscrit dont le recueil est extrait.

La grande édition de Stobée est l'oeuvre de Curt Wachsmuth: elle prend sa source dans une étude d'Anton Elter en 1880, lequel remarque que Photius lisait encore plusieurs sentences de la partie perdue de Stobée⁽²⁾. Le long travail de l'édition devait mettre à contribution la plupart des petits florilèges édités entre temps principalement dans les «Wiener Studien» et le «Rheinisches Museum», et ne se terminer en cinq volumes que sous la plume de O. Hense en 1912⁽³⁾. L'observation de cette succession de publications montre le découragement et le scepticisme

(1) Nous utilisons l'édition de 1934: H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, ed. W. Kranz, 3 Bde, Berlin 1934¹.

(2) A. Elter, *De Stobaei codice Photiano*, Bonn 1880.

(3) C. Wachsmuth, *Iohannis Stobaei Anthologii libri duo priores*, Berlin 1884; O. Hense, *Iohannis Stobaei Anthologii libri duo posteriores*, Berlin 1894, 1909 et 1912. O. Hense a longuement décrit les péripéties de l'édition dans l'article *Jean Stobée*, in *REPW* IX (1916), coll. 2549-2586. Dans l'article présent, nous omettons sciemment le recueil très étudié des *Sentences de Sextus*, cf. H. Chadwick, *The Sentences of Sextus. A Contribution to the History of Early Ethics*, Cambridge 1959. De même, la *Sagesse d'Abiqaq* serait-elle l'objet d'un traitement différent.

IN: L'EREDITÀ CLASSICA
NELLE LINGUE ORIENTALI

croissant des éditeurs. Au fur et à mesure que la masse des florilèges vient peser sur les sentences, la variété des attributions rend le problème de l'authenticité d'un dit de plus en plus problématique.

Parmi les principaux témoins, on comptait déjà en supplément à l'ancienne édition de Stobée par Meineke en 1857 un florilège de Munich avec 270 sentences⁽⁴⁾. H. Schenkl publia une jolie compilation de 160 sentences alphabético-anonymes en 1889; le même auteur en avait déniché une autre à Vienne, dédiée uniquement à Pythagore, avec 123 sentences⁽⁵⁾. A. Elter s'intéresse lui aux *Homoiémata*, autre type de florilège où ce qui intéresse le compilateur est moins l'auteur ou la nature de la sentence que son organisation formelle: 200 sentences paraissent ainsi dans une série des *Programmes* publiés à l'occasion de la fête anniversaire de sa majesté l'empereur et roi Guillaume II, avec en couronnement en 1904, dans la même série anniversaire, une histoire générale: *Gnomologiorum Graecorum historia*⁽⁶⁾.

Mais l'étude qui demeure incontestablement la plus précieuse parce que la mieux fouillée est celle de Léon Sternbach, dans une série d'articles des «Wiener Studien»⁽⁷⁾. Non seulement il publie la collection vaticane du Ms. grec 743 (XVI^e siècle), riche de 577 sentences, mais encore il en opéra l'identification minutieuse avec le matériel déjà accessible, mettant en évidence la pluralité d'attributions de mainte sentence, en puisant largement dans la compilation des philosophes grecs de Mullach⁽⁸⁾, dans Stobée, dans Diogène Laërce, et chez Maxime le Confesseur et Antoine Melissa, voire chez Jean Damascène dans une mesure toutefois beaucoup moindre. Pourtant, comme il arrive souvent dans l'écritique, le florilège le plus riche que tous appellèrent de leurs vœux n'a pas été édité jusqu'à aujourd'hui: le Par. gr. 1168, utilisé comme point de comparaison par tous, et dont les sentences dépassent le millier⁽⁹⁾.

Ce préambule, non exhaustif, du côté grec lui-même, était nécessaire au moment de passer le seuil des versions orientales. La présente communication ne prétend pas épuiser, en domaine oriental, tout ce qui existe. Elle entend cependant rapprocher et observer des correspondances entre diverses publications très éparées, parfois mal connues de spécialistes cantonnés dans une seule philologie. Nous toucherons

(4) A. Meineke, *Ioannis Stobaei Florilegium*, vol. IV, Leipzig 1854, pp. 267-290.

(5) H. Schenkl, *Das Florilegium "Αριστον καὶ πρῶτον μᾶθημα"*, in «Wiener Studien», 11 (1889), pp. 1-42; *Idem*, *Pythagorensprüche in einer Wiener Handschrift*, in «Wiener Studien», 8 (1886), pp. 262-282.

(6) A. Elter, *Gnomica homoiomata ab Antonio Elter edita*, vol. V, Bonn 1904, pp. 1^a-62^a (Programme zu Feier des Geburtstage seiner Majestät des Kaisers und Königs Wilhelm II). La première série de publications d'A. Elter était intitulée *De Gnomologiorum Graecorum historia atque origine commentationes ab Antonio Elter scriptae*, Bonn 1897, coll. 1 à 40. Les fascicules se succèdent dans le *Programme* jusqu'en 1904.

(7) L. Sternbach, *De Gnomologio Vaticano inedito*, in «Wiener Studien», 9 (1887), pp. 175-205; 10 (1888), pp. 1-49 et 211-260; 11 (1889), pp. 43-64 et 192-242. Réédité à Berlin en 1961 sous le titre *Gnomologium Vaticanum e codice Vaticano graeco 743*.

(8) Fr. Guil. Aug. Mullachius, *Fragmenta philosophorum graecorum*, 3 voll., Paris 1860-1879.

(9) La collection est décrite ainsi par K. Horna, art. *Gnome, Gnomendichtung, Gnomologien*, in *REPW* Supplementband VI (1935), coll. 74-90. Ce 'millier' de sentences s'est transformé en un millier de florilèges grecs sous la plume de Strohmayer qui renvoie à la col. 82 de Horna. Strohmayer insère cette déclaration avant un vibrant appel aux ordinateurs pour traiter la matière. Cf. G. Strohmayer, *Ethical Sentences and Anecdotes of Greek Philosophers in Arabic*, in *Actes du V^e Congrès International des Arabisants*, Bruxelles 1970, pp. 463-471, spécialement pp. 464 et 471. Les florilèges grecs qui ne sont pas encore entièrement répertoriés, n'atteignent certainement pas le millier.

ici à la tradition en arabe, copte, éthiopien, hébreu, syriaque et arménien. Le premier point traité sera plus restreint, et touche essentiellement la version arabe des *Loci Communes* de Maxime le Confesseur. Les autres textes existants seront traités d'une manière moins originale.

C'est en examinant le microfilm du ms. arabe sinaïtique 66 que l'idée nous est venue de traiter des sentences des philosophes grecs dans le cadre de ces conférences sur la survivance de l'héritage classique gréco-romain en domaine oriental. On y trouve en effet une collection de 71 chapitres de sentences païennes et chrétiennes qu'un examen assez rapide nous a permis de reconnaître comme une traduction arabe des *Loci communes* de Maxime le Confesseur.

À l'intérieur de la collection unitaire formée par les *Loci communes* d'une part et de l'autre par la *Melissa* ou l'*Abeille*, Marcel Richard, dans son article sur les florilèges grecs, a remarqué tout d'abord le caractère complètement factice du nom d'Antoine Melissa attaché au second recueil, dont la vraie dénomination est simplement l'*Abeille*⁽¹⁰⁾. Le florilège est donc anonyme, et n'est qu'une variante légèrement remaniée dans la disposition des chapitres de la collection de Maxime. Elle est assez tardive pour inclure par exemple des citations de Photius. Plus ancienne mais néanmoins encore postérieure à Maxime le Confesseur, est la collection de *Loci Communes*⁽¹¹⁾. Surtout pour la partie morale, Wachsmuth reconnaissait déjà la valeur et l'abondance de ce témoin, assez riche pour être comparé à Stobée lui-même pour ce qui touche à la partie éthique, dont les *Loci Communes* ont plus usé que Photius lui-même. Dans ses études sur les florilèges parues en 1882 à Berlin, Curt Wachsmuth signale en passant que le ms. Vatican grec 385 (XIV^e siècle) est important pour l'édition de Maxime⁽¹²⁾. M. Richard va beaucoup plus loin et démontre que le manuscrit choisi pour aboutir au tome 91 de la *Patrologie Grecque* est le moins bon de tous, si bien que tous les travaux jusqu'ici employés pour les *Loci Communes* sont basés sur le texte le moins adéquat. Les manuscrits Paris gr. 1168 et Vatican gr. 385 devraient donc servir par priorité à une nouvelle édition. De ce fait, la version arabe nous a fourni immédiatement une illustration.

Les *Loci Communes* sont une collection systématique christiano-païenne: sous chaque thème des 71 chapitres, se succèdent l'Écriture, Évangile, Actes, Proverbes, Siracide, quelques Pères Cappadociens, en général Philon, puis une série de philosophes grecs.

En consultant le microfilm du ms. sinaïtique arabe 66, écrit en 1266, fol. 260^r-385^v, nous pensions d'abord rencontrer le florilège du melkite 'Adballah ibn Faḍl du XI^e siècle, selon les indications du catalogue sommaire d'A. S. Atiya⁽¹³⁾. L'examen du contenu montrait à l'évidence qu'il s'agit tout simplement des *Loci Communes* de Maxime le Confesseur. La copie intégrale des 12 premiers chapitres

(10) M. Richard, s.v. *Florilèges spirituels grecs*, in *Dictionnaire de Spiritualité*, vol. X (1962), coll. 475-512, repris dans M. Richard, *Opera Minora*, vol. I, Turnhout 1976, coll. 487-490.

(11) PG 91, coll. 721-1017. M. Richard (*ibid.*, coll. 490-493) démontre que l'édition de Gessner en 1546 a définitivement interdit l'accès aux collections manuscrites valables. Près de cent manuscrits sont énumérés dans l'article.

(12) C. Wachsmuth, *Studien zu den Griechischen Florilegien*, Berlin 1882, p. 82.

(13) Aziz Suryal Atiya, *The Arabic Manuscripts of Mount Sinai*, Baltimore 1955, p. 4; cf. G. Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, vol. 1, Vatican 1944, pp. 387-388.

le démontrait amplement. Mais il apparaissait en même temps que la version arabe contenait des sentences supplémentaires par rapport au texte de la Patrologie. Une confrontation avec le ms. gr. Vatican 385 a permis d'identifier tous les passages complémentaires dans le grec. Il y a donc deux types de problèmes qui se posent: le premier est de mesurer la portée d'un florilège plus riche que le texte imprimé pour la récupération éventuelle de sentences inédites, même en grec; la seconde est de savoir dans quelle mesure 'Abdallah ibn Faḍl est l'auteur de la version arabe.

En examinant la collection sinaïtique arabe en entier, on constate qu'à partir du chapitre 26, les sentences païennes sont pratiquement éliminées. Pour évaluer jusqu'à quel point le phénomène était dû à un copiste seulement, et peut-être même à celui du ms. sin. ar. 66, nous avons eu recours à un codex plus récent, le ms. Vat. arabe 111⁽¹⁴⁾: celui-ci reste en effet également généreux en sentences païennes jusqu'au bout du recueil. Aucun des deux manuscrits arabes ne reproduit cependant toutes les sentences grecques du Vat. grec 385⁽¹⁵⁾. Ce dernier est un petit volume à papier très épais, écrit en tout petits caractères, dont les noms des philosophes sont écrits en rubrique dans la marge, et souvent fort effacés.

Voici un exemple curieux d'une sentence du chapitre II, 11, restée anonyme dans le codex grec: Οὐτε ἔπκου χωρὶς χαλίνου οὔτε πλούτου διχὰ φρονήσεως δύνατον κρατεῖσθαι.

Elle est attribuée à Pythagore dans les deux manuscrits arabes:

فيثاغورس * غير ممكن ضبط الفرس خلوا من لجام ولا الثرا بلا لب

La sentence est cependant attribuée à Pythagore et imprimée en grec dans la *Melissa*⁽¹⁶⁾ seulement. On voit quels fils subtils et mal étudiés relient le troisième groupe des florilèges grecs mis sous le nom de Maxime et de la *Melissa*. Quant à en déduire que la sentence devrait avoir les droits d'entrée dans les *Vorsokratiker* de Diels-Kranz, c'est un autre problème: la même sentence se retrouve en effet dans les *homoiomata* anonymes publiés par A. Elter⁽¹⁷⁾. Diels, dont la première édition date de 1903, après avoir assisté à la déconfiture des attributions dans les florilèges, a joué la carte la plus sûre, et s'est contenté, la plupart du temps, à indiquer laconiquement à la fin quelques citations sous le titre *Apophthegmatik*⁽¹⁸⁾. Aussi incertaine que paraisse l'attribution à Pythagore dans la *Melissa*, le Vat. gr. 385 et ses calques arabes mieux documentés permettent de confirmer l'attribution à Pythagore.

Autre est le problème de l'attribution à 'Abdallah ibn Faḍl: celle-ci est basée sur les observations de G. Graf. Une glose d'un manuscrit seulement à Beyrouth, atteste l'attribution de la collection à 'Abdallah ibn Faḍl, diacre d'Antioche⁽¹⁹⁾. Mais il y a aussi un autre indice: dans le ms. Vat. ar. 111, la collection d'apophthegmes est précédée par des *erotapokriseis* divisés en 80 chapitres. Or, celle-ci est coiffée

⁽¹⁴⁾ *Ibid.*, vol. II, Vatican 1947, pp. 63-64. Vat. 111 (XIV^e s.), foll. 99^v-160^r.

⁽¹⁵⁾ R. Devreesse, *Codices vaticani graeci*, vol. II, Vatican 1937, p. 80.

⁽¹⁶⁾ PG 137, col. 797 C.

⁽¹⁷⁾ A. Elter, *Gnomica homoeomata...*, cit., p. 5*, n. 23.

⁽¹⁸⁾ H. Diels, *Vorsokratiker*, ed. cit., vol. I, pp. 283, 251, etc.

⁽¹⁹⁾ G. Graf, op. cit., vol. II, p. 64 et la description sommaire du ms. de Beyrouth 545, daté de 1881 par L. Cheikho, *Les manuscrits arabes dans la bibliothèque orientale de notre université* (en arabe), in «Maṣriq» VIII (1905), p. 714.

d'une préface dont le style est fort semblable à la préface qui surmonte les *Communes* arabes, dans le ms. sin. 66: la même préface se trouvait dans le Codex du Vatican, mais elle y est acéphale par suite de la chute d'un feuillet entre les fol. 98 et 99. G. Graf a identifié cette collection de 80 questions comme appartenant au diacre d'Antioche parce qu'il en a repéré une citation explicitement attribuée dans le ms. Vat. ar. 145, fol. 20^v, au milieu d'une oeuvre du copte Hibatali ibn al-'Assāl⁽²⁰⁾. De toute manière, G. Graf se trompe en attribuant l'élaboration de la collection elle-même au diacre d'Antioche⁽²¹⁾. Le P. Cheikho, dans sa *Chrestomathie* arabe publiée à Beyrouth en 1910, s'était servi du chapitre 56 de notre collection d'après un des manuscrits de Beyrouth⁽²²⁾.

Nous donnons ici le texte et la traduction de cette préface arabe, acéphale dans le Codex du Vatican. Elle se trouve au fol. 260^v-261 du ms. sin. arabe 66. On y peut observer quelle idée se faisait le compilateur de l'utilité de la sagesse païenne pour l'ascèse chrétienne.

بسم الاب والابن والروح القدس اما بعد حمد الله الجوهري
العام في الاشخاص الثلاثة اب وابن وروح قـــــــدس

الذي انتاشنا من ورتة الظلالة ورفعنا من وهداة المعاية
تراوقا وقادسا الي الهداية تحظفا يسما هو خلق به وخلق
فانه لما كان تبارك وتعالى قد قال في ابجوله المقدس
من يحمل ويعلم ذاك هو العظيم في طكوت السما وكنا
فلا قددين لهذين الامرين وغارين من هاتين الخلتين رايضا ان
تسحب في الخطوة يسير منهما فخرضا في استفراج عدة من
السماني التي تصب الي سمامها انفس اولي النظر وجهش الي
الصفح لها همة ذو الخطر من اللغة اليونانية الي اللغة العربية
وسمينا هذا الكتاب الجامع لها كتاب الروضة لما في ذلك من
المناسبة والمشكلة وجبنا في نقلة مجوي من تقدم من النقلة
في استعمال الزيادة والحذف والتقديم والتأخير راغبين الي
الله ذي العزة والكمال والقدر والجلال / يروقنا جزيل الثواب
والخلاص من اليه العقاب والارشاد الي الصواب بحسن وطوله وجوده
فمن اتبعه واعطا او رادعا او امرا او زاجرا او راعيا او راهبا
بما يلتفت منه من الفاظ الابسا القديمين والفلاسفة الخاربيين ولا

⁽²⁰⁾ G. Graf, op. cit., vol. II, p. 63, n. 22.

⁽²¹⁾ *Ibid.*, n. 24.

⁽²²⁾ A. Durand et L. Cheikho, *Elementa grammaticae arabicae*, Beyrouth 1896, p. 247; 1910², p. 257-260.

يخلصنا من الذكر الرضي ان كنا في دار الفنا والترحم السني ان
 كنا في ربح البقا اخذا بالاجل ورجوعا الي الافضل فان الله
 يحب المحسنين وهو حسبنا وعليه معتمدنا .

Celui qui nous a récupérés du puits des ténèbres et nous a remontés du gouffre de la cécité en nous éclairant, nous a dirigés vers ses largesses en se penchant sur celui qui le craint, et celui qui est digne est béni et magnifié comme il l'a dit dans son saint Évangile: «Celui qui réalise et enseigne, celui-là est grand dans le royaume des cieux» (Matth. 5, 19). Et nous manquons de ces deux qualités et nous nous éloignons de ces deux nécessités, et nous avons vu que nous pouvions tirer avantage en les rendant toutes deux plus aisées. Nous avons donc décidé de traduire un certain nombre d'adjuvants, lesquels charment les Grecs par leur harmonie, de ces opinions qui réjouissent à la lecture, des sentences remarquables, [de les traduire] de la langue grecque en langue arabe, et nous avons appelé la collection entière *Kitāb al-Rawḍat* [«Livre du jardin»] car on y trouve des parallèles et des énigmes, et nous nous sommes mis à la transcription; or au cours du processus de la transcription, [nous nous sommes mis] à évaluer dans notre travail les excès et les défauts, les progrès et les reculs, en jugeant que Dieu, puissant et parfait, capable et majestueux, nous gratifiait du privilège de la conversion, de la délivrance de la peine du châtement et de la conduite droite afin de répondre à Qui il est, Quelle est Sa Patience et Sa Générosité. Et quiconque en profitera, le prédicateur ou le redresseur, ou le chef ou le moniteur ou le pasteur ou le moine, en glanant dans les sentences des Pères saints et des philosophes de l'extérieur, ne nous prive pas d'une bonne pensée car nous sommes aux portes de la mort et comblés d'années; si nous faisons quelque profit pour ce qui reste en touchant le meilleur et en retournant aux vertus, alors Dieu aimera ceux qui se rendent bons et il tiendra compte de nous qui sommes baptisés en lui.

Le *Kitāb al-Rawḍat* ainsi récupéré a été rapproché déjà par G. Graf de l'ouvrage de Hunayn ibn Ishāq, et du recueil éthiopien auquel puisait Dillmann dans sa *Chrestomathie* (24). La récurrence même de sentences de philosophes dans les *Chrestomathies* du dernier siècle, comme d'ailleurs dans les premiers livres d'exercices destinés aux jeunes élèves s'initiant au grec et au latin, est un phénomène intéressant du point de vue sociologique. Le P. Cheikho et L. Dillmann ont eu des réflexes analogues. E. Sachau n'a pas réagi différemment au moment de publier son premier recueil de textes syriaques (25). C'est aussi sous l'habit des *Programmes* annuels d'un gymnase de Bonn que A. Elter a traité des sentences des philosophes, témoignant ainsi de la valeur éducative des sentences, tant du point de vue de la grammaire élémentaire que du fond (26).

Un des recueils syriaques publiés par E. Sachau a été traduit ensuite par V.

(24) Nous utilisons une copie du microfilm réalisé en 1950 par la Library of Congress, et auquel nous avons eu accès grâce à la libéralité du P. Samir Khalil.

(25) G. Graf, op. cit., vol. I, p. 64; A. Dillmann, *Chrestomathia aethiopica edita et glossario explanata*, Leipzig 1866, pp. 40-45.

(26) Ed. E. Sachau, *Inedita Syriaca. Eine Sammlung syrischer Übersetzungen von Schriften griechischer Profanliteratur*, Wien 1870, pp. 76-83.

(26) V. Ryssel, *Neue aufgefundenen graeco-syrische Philosophensprüche über die Seele*, in «Rheinisches Museum», N.F. 51, 1896, pp. 529-543.

Ryssel en allemand. Par une décision dont la raison nous échappe, sept de ces sentences allemandes, assez longues, ont eu l'honneur d'être insérées dans les *Vorsokratiker* d'H. Diels, encore que sous la rubrique des *Spuria* (27). C'est en constatant ce phénomène qu'on peut se prendre à rêver en songeant aux dimensions que devrait revêtir le célèbre recueil ainsi d'ailleurs que son homologue stoïcien publié par von Arnim (28), s'il fallait y joindre tout ce que la tradition a sauvé dans les langues orientales. Nous nous contenterons ici de l'énumération de l'état de quelques sources en diverses langues orientales, et de démontrer par quelques exemples que certaines d'entre elles ont vraiment tous droits, et même davantage de droits à figurer dans les *Vorsokratiker*.

Les sources manuscrites syriaques de sentences de philosophes grecs ont été récemment réexaminées par N. Zeegers-vander Vorst (29): on ne reprendra ici rien de ce qui s'y trouve dûment analysé. Pourtant, cet article manque à remettre en valeur la collection publiée par E. Sachau, et non traduite à ma connaissance, de près de 65 dits de Theano (30), qu'on donne parfois comme la femme de Pythagore, et qui en tous cas est une éminente présocratique. Il y a là à glaner, de toute évidence.

La collection éthiopienne dont se servait Dillmann n'est pas encore éditée de manière valable (31). Toutefois, elle a été analysée il y a plus de cent ans par Carl Heinrich Cornill: non seulement il y constate les erreurs de traduction, mais il élabore déjà une comparaison avec le recueil hébraïque de Hunayn ibn Ishāq et explicite au long et au large les préfaces éthiopiennes qui montrent que ces recueils de sentences étaient destinées à être lues dans les réfectoires monastiques (32). Plus tard, cependant, Karl Merkle devait identifier le modèle arabe de la collection éthiopienne dans un ms. arabe de Paris (33), lequel n'a pas encore été publié. La collection éthiopienne se ramène donc à un des nombreux recueils arabes.

Avant de repasser aux recueils arabes, qui ont été l'objet de publications nombreuses, nous voudrions signaler deux sources arméniennes, beaucoup moins connues. En annexe à l'édition des œuvres de Moïse de Khorène (34), un grand nombre de textes ont été édités jadis par les Mékhitaristes de Venise. Il y a notamment un *Livre des Chries* divisé en dix parties, selon les dix définitions du discours. Le modèle de ce texte n'est pas à chercher seulement chez un élève de Libanios, Aphthonios le Sophiste (35). Le texte arménien est en fait beaucoup plus développé

(27) H. Diels, *Vorsokratiker*, cf. Index III, pp. 605 et 646.

(28) J. von Arnim, *Stoicorum veterum fragmenta*, I-IV, Leipzig 1921-1924.

(29) N. Zeegers-vander Vorst, *Une gnomologie d'auteurs grecs en syriaque*, in «Symposium syriacum 1976» (= *Orientalia Christiana analecta* 205), Rome 1978, pp. 163-177.

(30) E. Sachau, op. cit., pp. 70-74: les dernières sentences sont mutilées par le mauvais état du manuscrit.

(31) Cf. S. Euringer, *Übersetzung der philosophischen Lehrsprüche in Dillmanns Chrestomathia Aethiopica* in «Orientalia», 10, 1941, pp. 361-371. P. 362, note 4, énumère douze manuscrits, dont nous avons consulté le Vat. éth. 118: les divergences ne sont pas petites.

(32) C.H. Cornill, *Das Buch der weisen Philosophen nach dem aethiopischen untersucht*, Leipzig 1875, pp. 16-19.

(33) Ms. Paris arabe 4811 signalé par K. Merkle, *Die Sittensprüche der Philosophen «Kitāb ādāb al-Falāsifa» von Hunayn ibn Ishāq in der Bearbeitung des Muḥammad ibn 'Alī al-Anṣārī*, Leipzig 1921, pp. 20-21.

(34) *Sancti Patris nostri Moyses Chorenensis opera* [en arménien], Venise 1843, puis 1865, pp. 341-579.

(35) N. Akinian, s.v. *Moses Khorenatsi*, in *REPW*, Supplementband VI (1935), col. 540.

que l'ouvrage d'Aphthonios, et il utilise tout autant des passages importants de Théon d'Alexandrie, comme on admet généralement que c'est à lui que doit revenir une oeuvre dont la structure est toute analogue à celle d'Aphthonios⁽³⁶⁾. Ces livres d'exercices ou *Progymnastica* utilisent un grand nombre de sentences de l'antiquité pour illustrer telle ou telle figure de style. Ils étaient déjà pillés par Stobée et Diogène Laërce. L'originalité de la version arménienne, par ailleurs de facture linguistique très ancienne, est de renforcer les exemples empruntés au monde païen par une série d'applications au monde de la Bible. Il n'en demeure pas moins quelques sentences de Theano, par exemple, dont le modèle se retrouve chez Théon d'Alexandrie⁽³⁷⁾. Bien d'autres sentences devraient être isolées et l'oeuvre entière, qui témoigne d'une belle continuité entre l'école grecque et son évolution en Arménie, mériterait une étude renouvelée.

L'on trouve également en arménien un recueil de sentences dont le titre témoigne de certaines fluctuations. Personnellement nous l'avons copié dans le ms. de Yerevan Matenadaran 6708, daté de 1635, foll. 232-248: là le titre est *Lieux théologiques des philosophes et autres proverbes divins des mêmes*. La première sentence est attribuée à Hermès: le recueil n'avait pas échappé à J. P. Mahé qui en cite treize autres manuscrits dans une note⁽³⁸⁾. L'exemplaire Mat. 6708 comporte dix-sept chapitres très désordonnés, avec des redites: chap. 10 et 17 sur la mort, etc. La caractéristique qui saute aux yeux est la tendance à ajouter à des sentences connues par ailleurs un complément chrétien, ce qui donne parfois un effet très curieux: ainsi «Vergelinos [sic] a dit: O bois bienheureux car le Fils unique a été suspendu à toi!»⁽³⁹⁾. Ces anachronismes ne sont cependant qu'accidentels, et les noms de philosophes de l'Antiquité se pressent en foule pour patronner un grand nombre de sentences. Rien de tout cela n'a encore été édité.

Les recueils arabes offrent un grand nombre de difficultés, dues surtout au grand nombre de témoins. L'histoire de l'ecdotique en est aussi bouleversée que celle de la lente apparition des florilèges grecs. La situation des recueils est dominée par un curieux paradoxe: le chrétien Hunayn ibn Ishāq a laissé un recueil qui ne comporte que des compositions touchant les philosophes grecs. Son ouvrage *Nawādir al-falāsifa wa'l hukamā* («Raretés des philosophes et des sages»), dont il reste diverses variantes pour le titre auprès des anciens bibliographes arabes⁽⁴⁰⁾, occupe une position absolument centrale dans la propagation ultérieure du genre littéraire des dits des philosophes auprès d'une bonne quinzaine d'auteurs arabes qu'il est ici superflu d'énumérer⁽⁴¹⁾. Par ailleurs, une de ces compositions, celle d'al-Mubaššir ibn Fātik, auteur musulman, donne en 1048 un florilège abondant où on retrouve cependant des sentences chrétiennes. Or, d'un côté,

les circonstances ont empêché l'édition de Hunayn ibn Ishāq, que citent de nombreux chercheurs d'après des manuscrits divers; de l'autre, le texte d'al-Mubaššir est dûment édité⁽⁴²⁾ et excellemment présenté, encore que l'éditeur ait en quelque sorte enlevé à F. Rosenthal qui la préparait le privilège de l'édition elle-même⁽⁴³⁾. Dans diverses publications, F. Rosenthal a alors remis la substance de son travail⁽⁴⁴⁾, sauf l'impression du texte arabe imprimé en 1958 à Madrid par Abderrahman Badawī.

Pour la commodité de l'exposition, nous parlerons ici d'abord de l'apport des études de F. Rosenthal dans l'analyse d'al-Mubaššir ibn Fātik. Ensuite, nous tenterons de montrer l'importance de Hunayn ibn Ishāq, et combien cet ouvrage, toujours inaccessible en arabe, doit prétendre à continuer au mieux la tradition classique gréco-romaine.

F. Rosenthal a soumis le recueil d'al-Mubaššir à un examen critique des sources où il a refait en son lieu le travail si remarquable de Sternbach: il s'est appuyé, il est vrai, sur une adaptation de Ibn Durayd⁽⁴⁵⁾: en juxtaposant les diverses formes arabes de chaque sentence face au grec, Rosenthal arrive à montrer que le recueil d'al-Mubaššir s'appuie, non sur Stobée ou Diogène Laërce, mais sur le florilège Vat. 753, preuve tangible de l'importance de la tradition des florilèges grecs indépendants⁽⁴⁶⁾. Par ailleurs, dans ses prolégomènes à une édition avortée, le même auteur rappelle d'une manière vraiment exhaustive l'extraordinaire diffusion du recueil de Mubaššir dans les langues occidentales médiévales.

En effet, la traduction en vieil espagnol, sous le nom de *Los bocados de oro*, apparemment repris aux *Murāḡ adh-dhahab* de Masoudi était déjà publiée par H. Knust⁽⁴⁷⁾, la version latine *Liber philosophorum moralium antiquorum* le fut par E. Franceschini⁽⁴⁸⁾; en 1414 une version française de Guillaume de Tignonville voyait le jour, une autre provençale au XV^e siècle, et plusieurs versions anglaises par Stephen Scrope († 1472) et William Worcestre († 1484), des sélections en vers anglais par George Ashby († 1475) et une version faite sur le texte français par Earl Rivers († 1483)⁽⁴⁹⁾. Le *Mukhtār al-hikam* a été écrit par al-Mubaššir en Egypte au XI^e siècle. A travers le retentissement occidental de cette oeuvre, la tradition orientale se trouve à l'ouest du monde gréco-romain d'où il était parti.

(36) Abū-l-Wafā' al-Mubaššir ibn Fātik, *Los bocados de oro* (Mujtar al Hikam, edición crítica del texto árabe con prólogo y notas por Abdurrahman Badawī), Madrid 1958 (*Publicaciones del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos*). Nous n'avons pu trouver ce volume.

(37) F. Rosenthal, *Al-Mubashshir ibn Fātik. Prolegomena to an Abortive Edition*, in «Oriens», 13-14, 1961, pp. 132-158.

(38) F. Rosenthal, *Das Fortleben der Antike im Islam*, Zürich-Stuttgart 1965, pp. 172-199 donne la traduction intégrale du recueil en allemand.

(39) F. Rosenthal, *Sayings of the Ancients from Ibn Durayd's Kitāb al-Mujtama*, in «Orientalia», 27, 1958, pp. 29-54 et 150-183.

(40) Il montre même que le recueil de Maxime a été utilisé directement, ou au moins que certaines sentences ne se retrouvent que chez Maxime. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé une seule sentence 'en arabe' qui puisse être confrontée à la version du ms. sin. 66.

(41) H. Knust, *Mitteilungen aus dem Eskurial*, Tübingen 1879. Ce volume de 686 pages contient deux versions en espagnol ancien, dûment confrontées à leur progéniture occidentale. Mubaššir s'y trouve pp. 80-402.

(42) La version latine faite sur l'espagnole serait due à Giovanni da Procida: E. Franceschini, *Il «Liber philosophorum moralium antiquorum»*, in «Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti», 91,2 (1932), pp. 398-588.

(43) Pour tous ces textes, les éditions ont été dûment repérées par F. Rosenthal, *Prolegomena*, cit., pp. 149-152.

(36) Cf. une première approximation des parties utilisées respectivement chez Théon et chez Aphthonios: A. Baumgartner, *Ueber das Buch «Die Chrie»*, in «Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft», 40, 1886, pp. 457-515, spécialement p. 462.

(37) M. Khorenatsi, op. cit., pp. 352 et 354, qu'on retrouve dans Théon, ed. Waltz, *Rhetorices graeci*, vol. I, Leipzig 1832, p. 204: cette correspondance avait déjà été notée par Baumgartner, art. cit., p. 405. La sentence est citée par Sebeos au début du VII^e siècle.

(38) J. P. Mahé, *Hermès en Haute-Egypte*, vol. II, Québec 1982, pp. 344-345.

(39) Ms. Yerevan 6708, fol. 234^v.

(40) Pour les variantes du titre, voir A. Merkle, op. cit., pp. 6-7.

(41) On trouvera ces noms déjà chez Merkle, op. cit., pp. 16-35. Ils sont réunis en dépendance de Hunayn dans le tableau dressé par D. Gutas, *Greek Wisdom Literature in Arabic Translation. A Study of the Graeco-Arabic Gnomologia*, New-Haven 1975, p. 450, et pp. 36-55.

Les florilèges arabes ne se bornent pas à ceux qui ont été dûment signalés par Dimitri Gutas dans son étude sur ce qu'il a appelé *The Philosophic Quartet*, c'est-à-dire le recueil de sentences de Pythagore, Platon, Socrate et Aristote, d'après deux manuscrits d'Istanbul et un manuscrit de Paris ⁽²⁰⁾. K. Merkle signalait déjà plusieurs petits florilèges arabes édités dans *Maṣriq* par Cheikho ⁽²¹⁾. Tout comme F. Rosenthal, D. Gutas a tenté une identification détaillée des sentences, mais sans doute les vastes tableaux des influences respectives de chaque recueil est-il encore un peu prématuré ⁽²²⁾.

Il est temps d'en arriver à l'ouvrage même de Hunayn ibn Ishāq. Sur le personnage lui-même, décédé en 873, deux recueils commémoratifs ont paru l'année de l'anniversaire ⁽²³⁾. Peu de personnes ont couvert un pourcentage aussi vaste de la culture de leur temps. Hunayn est le transmetteur principal de la philosophie grecque en syriaque et en arabe: en qualité de médecin, aucun domaine scientifique ne lui était étranger. Parmi cette oeuvre immense se trouve le recueil *Livre des raretés des philosophes et des sages et sentences morales des maîtres anciens*, auquel se rattachent une bonne quinzaine de livres similaires de divers auteurs arabes ⁽²⁴⁾.

Le livre de Hunayn ne nous est pas parvenu tel quel. La première version qui nous est parvenue est elle-même un réarrangement de Muḥammad ibn al-Anṣārī, dont on ne sait par ailleurs pas grande chose ⁽²⁵⁾. L'autre forme, sensiblement différente, se trouve dans le ms. Köprülü 1608 (XVI-XVII^e siècle), et D. Gutas qui en donne la description repère la correspondance par rapport à la collection d'Anṣārī ⁽²⁶⁾.

La collection d'Anṣārī a failli voir le jour lorsque K. Merkle en publia une description détaillée en 1921. Malheureusement, l'auteur mourut l'année même de la publication de son étude préliminaire. Merkle avait juxtaposé dans un tableau synthétique toutes les données manuscrites qu'il avait pu atteindre ⁽²⁷⁾, et en avait donné la traduction allemande pour les parties complémentaires à la traduction allemande parue à Berlin en 1896 à partir de l'ancienne version hébraïque. Car c'est la traduction en hébreu, due à Jehuda ben Salomo al-Harizi en 1200 en Espagne, publiée à Riva en 1562 et en 1804 à Lunéville, qui la première a diffusé ce livre en occident. Abraham Loewenthal en refit une édition critique, puis une traduction allemande en 1896 ⁽²⁸⁾. A peine moins ancienne est la traduction en vieil espagnol: *El libro de los buenos proverbios* a été excellemment édité en 1879 par H. Knust ⁽²⁹⁾. Les deux ouvrages sont confrontés au contenu du ms. de Munich ar. 651, à celui de l'Escorial ar. 760 (autrefois 756), et enfin à un fragment de manuscrit sinaïtique qui était en 1921 la propriété du Dr. Fr. Grote ⁽³⁰⁾. K. Merkle

⁽²⁰⁾ D. Gutas, op. cit., pp. 62-213 sur les mss. Aya Sofya 2460, 2822 et Paris arabe 202.

⁽²¹⁾ K. Merkle, op. cit., pp. 28-30 signale les florilèges publiés par Cheikho dans *Maṣriq*, III (1900), pp. 28-31; VI (1903), pp. 205 et 250; V (1902), pp. 831-834. Cf. D. Gutas, op. cit., pp. 36-55.

⁽²²⁾ Ceci touche aussi bien le résumé pour les florilèges grecs p. 34 que pour les arabes p. 450. Les tableaux de correspondance des sentences sont évidemment très utiles: pp. 480-492.

⁽²³⁾ Hunayn ibn Ishāq: Collection d'articles publiée à l'occasion du onzième centenaire de sa mort, présentée par G. Troupeau, extrait de «Arabica» 21, 1975, fasc. 3. Ephrem-Hunayn Festival, Baghdad 4-7/2/1974, Baghdad 1974, où les pp. 305 à 588 sont dévolues à Hunayn.

⁽²⁴⁾ Cf. D. Gutas, op. cit., p. 450.

⁽²⁵⁾ Cf. K. Merkle, op. cit., dont le livre entier étudie cette transmission.

⁽²⁶⁾ D. Gutas, op. cit., pp. 42-50.

⁽²⁷⁾ K. Merkle, op. cit., pp. 59-61.

⁽²⁸⁾ A. Loewenthal, *Sefer Musre ha-philosopim*, Frankfurt 1896 (en hébreu). Id., *Hunayn ibn Ishāq. Sinn-sprüche der Philosophen*, Berlin 1896.

⁽²⁹⁾ H. Knust, op. cit., pp. 1-66.

⁽³⁰⁾ K. Merkle, op. cit., pp. 4, note 1.

a rangé Anṣārī en 58 sections dont certainement certaines doivent être d'Anṣārī plutôt que de Hunayn. Toutefois, lorsque Anṣārī emploie Hunayn, il le dit explicitement: par ailleurs la correspondance avec diverses sections du ms. de Köprülü montre bien que l'on touche d'assez près le recueil original.

Pour l'importance de ce recueil et son authenticité, nous voudrions donner ici trois exemples. Le premier concerne un dit de Diogène, le second la manière de faire des livres dans l'antiquité, et le troisième le préambule sur les grues d'Ibykos.

Lors des fouilles d'Herculanum, A. Maiuri a retrouvé un *graffito* sur le mur d'une ancienne construction ⁽⁶¹⁾: Διογένης ὁ κυνικός φιλόσοφος ἰδὼν γυναῖκα ὑπὸ ποτάμου φερομένην εἶπεν· ἄφες φέρεσθαι τὸ κακὸν ὑπὸ κακοῦ.

La sentence ne se retrouve que chez Hunayn, que G. Strohmayer cite d'après le Codex de Munich 651, fol. 126' ⁽⁶²⁾:

ورا امرتا قد حملها البد فقال الشر بشر يهلك

Cette sentence cynique aurait sa place dans une séquence mysogine conservée en copte, dans un feuillet malheureusement fragmentaire ⁽⁶³⁾:

Le philosophe Diogène vit un jeune homme à côté d'une jeune fille. Il dit: «Vois un feu qui s'approche d'un feu».

Le philosophe Diogène vit une jeune fille à qui on apprenait à lire et dit: «Vois une épée qu'on aiguise».

Le philosophe Diogène vit le fils d'une prostituée lancer des pierres à la foule au théâtre, et dit: «Vois à ne pas frapper ton père».

Le philosophe Diogène vit un fou assis sur une pierre: «Vois: une pierre est sur l'autre». Le philosophe Diogène est interrogé: «Qu'est-ce qui est plus aigu qu'un couteau?». Il dit: «La machination humaine (ἐπιβουλὴ)».

Le philosophe Diogène vit une femme en chaise à porteurs. Il dit: «Petite est la cage, grosse est la bête».

Toutes ces sentences ne sont pas isolées; certaines se retrouvent en grec. Celle d'Herculanum, attestée de manière exceptionnelle, ne se lit plus que chez Hunayn.

Le deuxième exemple touche le prologue même, pour autant qu'Anṣārī nous l'a transmis. Nous le citons dans la traduction espagnole publiée par Knust, le texte arabe faisant toujours défaut, et la version allemande de Löwenthal nous étant demeurée inaccessible. C'est en effet le paradoxe le plus curieux du destin de l'ouvrage de Hunayn ibn Ishāq d'avoir toujours été cité dans le texte à partir de l'un ou l'autre manuscrit. De même que Strohmayer citait le Codex de Munich, bien avant lui, Müller et Cornill s'y référaient ⁽⁶⁴⁾. Récemment, Klein-Franke citait des extraits d'après le Codex de Köprülü ⁽⁶⁵⁾, et montrait que des attributions de sentences peuvent varier à l'intérieur

⁽⁶¹⁾ A. Maiuri, *Ercolano I, Novi scavi 1927-1958*, Roma 1958, p. 435, pl. 379.

⁽⁶²⁾ G. Strohmayer, *Tò κακὸν ὑπὸ κακοῦ Zu einem Weiberfeindlichen Diogenspruch aus Herculanum*, in «Hermes», 95, 1967, p. 253-255. Le ms. utilisé est celui de Munich, fol. 126.

⁽⁶³⁾ W. Till, *Griechischen Philosophen bei den Kopten*, in «Mélanges Maspero», Le Caire 1937, pp. 165-175 (= Institut français d'archéologie orientale, t. 67).

⁽⁶⁴⁾ A. Müller, *Über einige arabische Sentenzensammlungen*, in «Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft», 21, 1977, pp. 506-528; C.H. Cornill, op. cit., p. 31.

⁽⁶⁵⁾ F. Klein-Franke, *Zur Ueberlieferung der platonischen Schriften im Islām*, in «Israel Oriental Studies», 3, 1973, pp. 120-139, surtout pp. 134 et 136.

même de la tradition arabe de Hunayn. F. Altheim également a recours au Codex de Munich ⁽⁶⁶⁾, et dans un livre récent sur Platon, Abderrahman Badawī cite quelques sentences platoniciennes dans le Codex de l'Escorial ⁽⁶⁷⁾: l'édition elle-même manque toujours.

Voici comment se présente le Prologue d'al-Anṣārī. Le nom de *Joannicius*, littéralement petit-Jean, provient du diminutif arabe Hunayn sur Hanna, 'Jean'.

Ceci est le livre des bons conseils qu'ont dits les philosophes et les sages de l'Antiquité, et les maîtres qui ont éduqué leurs disciples et les autres qui ont demandé à apprendre. Ce livre, Joannicius, fils d'Isaac, l'a traduit du grec en arabe, et nous le traduisons de l'arabe en latin.

Et Joannicius dit: «Il arriva que je traduis des livres antiques écrits sur parchemin rosé avec de l'or et de l'argent, et sur parchemin violet avec de l'or et d'autres couleurs superbes. Et au commencement du livre, il y avait le portrait d'un philosophe éclairé assis sur son siège, et le portrait des disciples devant lui recueillant ce qu'il disait».

Et Joannicius dit que les Romains célèbres en ces jours faisaient leurs livres et leurs psaumes écrits avec de l'or et de l'argent, sur du parchemin teinté des couleurs que nous avons dites, et le portrait du philosophe et du sage auteur du livre était au commencement.

Et si dans le livre il y a de nombreuses réflexions de nombreux sages, il font au début le portrait enluminé du sage qui dit la réflexion, et ils relient leurs livres avec du cuir peint avec de l'or et de l'argent, et il font cela parce qu'ils aiment beaucoup la sagesse et la tiennent en haute estime ⁽⁶⁸⁾.

L'intérêt de cet extrait, nous paraît-il, provient du fait qu'à n'en pas douter, Hunayn a connu un *codex purpureus* du style de ceux parmi les plus précieux. Par là, il jette le chercheur en plein byzantinisme, et dans les milieux de la cour impériale, car n'importe qui ne peut s'offrir ces ouvrages de luxe. En effet, le recueil est très centré sur l'héritage de sagesse des plus grands noms: Alexandre a la part du lion vers la fin. Le genre littéraire du recueil de Hunayn est des plus aristocratiques. Il s'apparente aux *Miroirs des Princes* du Moyen-Age, au *Zerkalo* de l'ancienne littérature russe.

L'existence même de ce fait dans la préface de Hunayn n'est pas un renseignement négligeable pour l'importance des traditions que la collection charrie. Le premier recueil de sentences revêt d'ailleurs un tour également aristocratique: la collection des dits écrits sur les sceaux des grands penseurs de l'Antiquité. L'héritage de la sagesse du gouvernement est une chose qui se transmet dans le vêtement somptueux des pouvoirs organisés.

Le troisième passage que nous voudrions reproduire, et qui, nous semble-t-il, nous fait également toucher un stage d'une production vraiment antique dans la conception même du recueil de Hunayn, est le récit touchant le philosophe Ibykos. Ce texte ne se trouve pas dans le manuscrit de l'Escorial ni dans celui de Munich, mais bien dans la traduction hébraïque, et dans le Codex de Grote. Son introduction par les paroles «Ioannikios a dit» suffisent à l'accréditer comme partie du recueil du IX^e siècle, et il y a grande chance qu'il ait figuré en grec en tête de quelque codex de luxe. Le récit des grues d'Ibykos n'est pas tout-à-fait isolé: F. Rosenthal en a traduit une version similaire

pour le fond d'après Abū Hayyān at-Tauhidī († 1023), qui vécut principalement à Ray, actuellement en Iran ⁽⁶⁹⁾. Mais les deux textes, qui gagneraient à être comparés en arabe, sont cependant assez différents. Surtout, le Soufi en tire une conclusion liée au Coran, 89, 13/14. Hunayn est ici plus ancien et très vraisemblablement l'intermédiaire.

Voici ce récit, traduit une fois encore sur la version vieil-espagnole publiée par H. Knust: le récit en vaut la lecture, tout apte qu'il est à évoquer l'importance de la sagesse au-delà des vicissitudes d'un monde où le méchant l'emporte sur le vertueux.

Joannicius dit: «Il est écrit dans divers livres des Grecs qu'il y eut en Grèce un roi qui avait de nombreux courtisans, et il envoya une lettre à Ibykos le poète pour qu'il vienne avec ses livres de sagesse et de bons exemples. Alors Ibykos prit tout son avoir et ses livres et s'en alla auprès de lui. Et au cours du voyage survinrent des voleurs qui lui sautèrent dessus, et avec l'intention de lui enlever ce qu'il possédait, ils voulurent le tuer. Et lui leur demanda et les conjura de par l'amour de Dieu de prendre ce qu'il possédait, et de l'épargner. Et ils ne voulaient rien faire sinon le pourfendre et le tuer bel et bien. Alors il jeta les yeux à droite et à gauche pour voir si quelqu'un ne venait pas, et ne voyant personne venir, il leva les yeux vers le ciel et vit des grues qui volaient et échangeaient leur cris, et il dit: 'O grues qui volez, je n'ai ni aide ni secours de nulle part, je vous demande à vous d'être les témoins et les vengeresses de mon sang!'. Les voleurs entendant ces paroles se mirent à rire et dirent: 'Il n'y a pas de faute à tuer un homme d'aussi peu de cervelle!'. Et ils le tuèrent et partagèrent ses biens et ses vêtements, et ensuite retournèrent à la cachette où ils étaient auparavant. Ensuite vint la nouvelle qu'on l'avait trouvé mort, et on ne savait pas qui l'avait tué, et on éprouva un grand regret et l'on chercha qui l'avait tué, et on ne put savoir qui l'avait tué. Et il y eut une grande fête que les Grecs avaient selon leur coutume, et se réunirent tout le peuple de cette cité dont était Ibykos et son église, pour écouter sa prédication et ses bons exemples, et les gens importants de tous côtés venaient. En ce jour-là, c'était la coutume de lire les livres de philosophie et de sagesse. Et ce jour-là les voleurs qui avaient tué Ibykos se trouvaient également au milieu de la foule, et ils virent des grues qui volaient en l'air et elles stimulèrent la mémoire des dits voleurs: ils se mirent à rire et dirent les uns aux autres: 'Ce sont les témoins et les vengeresses du sang d'Ibykos le stupide!'. Et ceux qui se trouvaient à côté d'eux les entendirent et les saisirent, et rapportèrent au roi ce qu'ils leur avaient entendu dire. Et en insistant pour qu'ils disent la vérité, ils obtinrent de savoir comment il était mort. Ils les prirent tous ainsi que ce qu'ils possédaient et avaient pris. De cette manière ce furent les grues qui furent les vengeresses du sang d'Ibykos. Et si eux l'avaient bien écouté, ils auraient eu davantage à l'oeil les vengeresses lorsqu'elles se firent leur ennemi» ⁽⁷⁰⁾.

Ce récit sûrement appartient au patrimoine de l'Antiquité. Si on se rappelle en outre que jamais le recueil de Hunayn n'a inclus une sentence chrétienne, contrairement à la série des recueils de musulmans postérieurs, on a ainsi trois raisons de regretter le manque d'une édition de l'oeuvre sans doute la mieux placée comme témoin de la survivance de la culture classique dans les versions orientales.

⁽⁶⁶⁾ F. Altheim, *Die Meinungen der weisen Philosophen*, in *Geschichte der Hellenen*, vol. V, 1962, pp. 215-

224.

⁽⁶⁷⁾ Abdurrahman Badawī, *'Aflātūn fi'l Islām*, Beyrouth 1980, pp. 293-299 (en arabe).

⁽⁶⁸⁾ D'après H. Knust, op. cit., p. 1.

⁽⁶⁹⁾ F. Rosenthal, *Das Fortleben ...*, cit., pp. 348-349.

⁽⁷⁰⁾ D'après H. Knust, op. cit., pp. 2-3.